L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 22 JANVIER 1894.

67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 22 JANVIER 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Jos. H. O'Connor, devant la porte de la Maison de Cour, à la Baie St Louis—Charmantes villas de campagne.

Par le Shérif, au local connu comme la Frye Triumph Press Brick Manufactory—Effets mobiliers, fours à briques, briques cuites et non cuites, lots de sable et autres articles.

L'EUROPE EN 1894.

Sous quels auspices s'ouvre, pour l'Europe, l'année qui commence ? S'il faut en croire les paroles qui, à l'occasion des solennités du 1er janvier, sont sorties de la bouche de tous les chefs d'Etat, la paix du monde ne court aucun risque ; nul d'entre eux ne prévoit qu'un conflit grave puisse, de sitôt, mettre le feu aux matières inflammables que tant de causes fatales ont accumulées presque sur tous les points de l'ancien continent. Nous croyons, en effet, que ces prévisions pacifiques sont fondées et que les paroles officielles qui les formulent sont sincères. Oui, nous sommes convaincus que toutes les puissances veulent loyalement le maintien de la paix et qu'elles feront tous leurs efforts pour conserver ce bienfait à leurs peuples.

Toutes savent que la guerre, dans les conditions terribles où elle se ferait, serait le plus effroyable malheur qui pût tomber sur la société moderne. Toutes ont également conscience des formidables responsabilités qu'assumera celle qui osera déchaîner encore le démon des batailles. Dieu sait ce qu'une telle commotion, à laquelle aucune nation ne pourrait échapper, laisserait debout dans le sol européen. On a, jusqu'ici, évité une explosion soudaine. Cette année, comme auparavant, tout présage qu'on redoublera de prudence pour la rendre impossible. Les groupements des puissances, qui se sont affirmés avec une telle force que jamais par les démonstrations déclisives de la France et de la Russie, donnent évidemment au maintien de la paix des sécurités et, au besoin, des contrepoids considérables. Les forces respectives sont tellement colossales qu'il faudrait plus que de la témérité, il faudrait de la folie pour en déterminer le choc et en braver les épouvantables conséquences.

Donc, l'année 1894 s'ouvre sur des perspectives pacifiques. Mais quelle étrange situation que la nôtre ! Tout le monde parle de paix et tout le monde continue à s'armer jusqu'aux dents, comme si nous étions à la veille d'une guerre universelle. Nous sommes unanimes à répéter que les nations et les gouvernements peuvent sans inquiétude se livrer aux travaux de la paix et à la solution des problèmes qui intéressent le bien-être des masses et la prospérité des Etats, et nous tarissons, en armements ruineux, toutes les sources du travail fécond et de la richesse publique. Insensés, insensés que nous sommes ! N'y a-t-il pas en effet, parmi les hommes d'Etat, parmi les pasteurs des peuples, des esprits supérieurs capables de formuler quelque grand système de pacification générale et de désarmer ces millions d'hommes que le militarisme exceissif du moment tient à l'Etat de guerre, en attendant qu'ils se précipitent les uns sur les autres dans une suprême convulsion ?

Si les présages pacifiques se manifestent partout en Europe, en revanche les désastres résultant de la politique de paix armée que subit l'Ancien Monde, n'ont jamais été plus graves et plus menaçants. Pour conjurer la guerre universelle, on court à la ruine universelle. L'Italie est aux abois ; l'Espagne se débat dans les embarras de ses finances ; l'Allemagne est obérée en déficit ; l'Angleterre elle-même, saisi d'un acte de chauvinisme, est à la veille de se jeter à son tour dans d'énormes dépenses militaires. La France et la Russie seules, grâce à la solidité de leur crédit, résistent encore vigoureusement aux conseuses exigences de la situation ; mais, si la France ne succombe pas encore sous le faix, elle est contrainte de délapider dans des dépenses de guerre, des richesses nationales dont elle aurait besoin pour tant d'ouvrages de production.

Que de choses utiles, que de réalisations très nouvelles et de sa mère. Or, pour qu'on ne nous la reprenne pas, et pour ce que tu sembles redouter soit sûrement écarté, c'est une faute, une vraie faute en pays étranger qu'il nous faut préparer pour elle.

Quel est l'autre service que tu me demandes ?

—Thérèse folle accuse Robert. Je sais bien que son état de démence rend cette accusation à peu près nulle, mais elle n'en persiste pas moins terrible et épouvantable, et fera sur le jury une impression atroce; tandis qu'au contraire si Thérèse revenait à la raison, non seulement elle n'accuserait plus Robert, mais elle nommerait son véritable assassin, elle raconterait ce qui lui est arrivé, et par conséquent elle sauverait à coup sûr mon fiancé.

—Eh bien, comment puis-je t'aider ? Tout ce qui sera possible de faire dans cet ordre d'idées je le ferai.

—Oh ! merci ! merci !.... J'étais bien certaine que vous me parleriez de cette façon.

—C'est encore heureux que tu sois sûre de mon cœur.

—Alors par quel spécialiste veux-tu que je fasse soigner Thérèse ? Car c'est bien cela que tu me demandes ?

—Non, marraine. Ce n'est pas cela.

M. Mériane, le grand aliéniste, le médecin en chef de Sainte-Anne, a déclaré à M. Gervais qu'une émotion extrêmement profonde pouvait rendre la raison à ma sœur.

Or, un seul être au monde est capable de donner cette émotion à Thérèse : c'est André en revenant auprès d'elle.

Alors, marraine, je vous demande d'envoyer chercher André.

—A la Guyane ?

—A la Guyane, oui.

—Mais songe qu'à l'endroit où il est, les dépêches elles-mêmes n'arrivent pas.

—Qu'est-ce que cela fait, ça, marraine, pour une femme comme vous ?

Il faut prendre un de vos bateaux. Si vous n'en avez pas, achetez-en un tout exprès; que ce bateaux soit un marcheur de premier ordre. Vous le confierez à un homme dévoué.... Vous devez avoir des gens sur lesquels vous pouvez compter absolument, vous qui avez fait tant de bien dans votre vie. D'ailleurs, à celui que vous choisirez, vous promettrez une fortune s'il revient avant la condamnation de Robert, et avec cela nous sommes sûres de la réussite.

Mme Jacobsen considérait France avec une certaine admiration.

—Diable ! petite, dit-elle tout à coup. Sais-tu que pour la netteté et la précision des ordres, tu eusses fait un général en chef *di primo cartello*.

France haussa légèrement les épaules.

—Oh ! marraine, dit-elle, vous le savez, vous pouvez vous moquer de moi tant que vous voudrez. Mais comme il s'agit de la vie de Thérèse et de l'honneur de Robert, dites ce que vous voudrez, mais si vous m'aimez, il faudra bien alors que vous agissiez.

—Eh bien ! soit ! j'y consens.

L'émotion de France fut si profonde qu'elle faillit en avoir une syncope.

—Oh ! merci, marraine, dit-elle en couvrant de baisers éperdus la main de Mme Jacobsen.

La baronne ne répondit rien, mais ses entrailles étaient toutes remuées.

Jamais.... jamais.... elle n'avait aimé France comme à ce moment-là.

Tout à coup la jeune fille se redressa.

—Mais c'est tout de suite, n'est-ce pas, marraine, dit-elle, tout de suite, aujourd'hui même que vous allez faire partir à la recherche d'André ?

—Aujourd'hui même ? comme tu y vas !.... Ne vaudrait-il pas mieux réfléchir un peu ?

FEUILLETON.

La Reine de l'Or.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

TROISIÈME PARTIE.

LUTTE SUPRÊME.

(Suite.)

Pourquoi et comment, à ton avis, ces personnes sont-elles pour ou contre Robert ?

—M. de Combremont a voulu se marier avec Thérèse, vous le savez. Il éprouvait pour elle une passion ardente qu'il n'eût jamais osé avouer, car il est d'un caractère très timide.

Mme de Rochebelle a deviné cet amour; et, la première, avant même d'en avoir parlé à Thérèse, elle a promis au juge de la lui donner pour femme.

M. de Combremont a trouvé, dès lors, une reconnaissance éternelle à la comtesse. Cette reconnaissance s'est même accrue en ces derniers temps ; car Mme de Rochebelle est restée la confidente d'une passion que les années ont augmentée dans le cœur de M. de Combremont au lieu de l'apaiser.

Naturellement, il en veut beaucoup à l'assassin de son idole, et il est persuadé que cet assassin est Robert, parce que Mme de Rochebelle, qui a conservé un très grand empire sur lui, le lui répète sur tous les tons.

—Tout cela est plausible. Et M. Gervais ? Quelle raison as-tu de croire qu'il est pour Robert ?

—Il me l'a dit.

—Lui ?

—Oui.

—En quels termes et comment ?

—Je venais de jurer à Robert de tenter l'impossible pour le sauver.

C'était après sa confrontation avec Thérèse. J'étais pendue à son cou, et je ne pouvais pas me séparer de lui.... de lui.... qu'on allait reconduire en prison.

Alors M. Gervais s'est approché de moi; avec une douceur infinie il m'a séparée de Robert et il m'a dit :

"Courage mademoiselle ! Pour essayer de sauver celui que vous aimez, vous ne serez pas seule.... Comptez sur moi."

—Ah ! si ce n'était pas un piège !

—Un piège ! De la part de M. Gervais.... Oh non ! marraine, il n'en est pas capable.

—Je prendrai des renseignements sur lui.

—Vous n'en avez pas besoin, marraine.

C'est un homme honnête et droit; seulement pour le conduire dans le dédale mystérieux où il se trouve, il n'a rien ni personne, car mes soupçons à moi,—ces soupçons qui sont presque une certitude,—seulement vouler vous qu'ils aient pu naître en lui ?

—France, dit tout à coup Mme Jacobsen, es-tu bien sûre que M. Gervais soit un homme d'honneur ?

France n'hésita pas.

—Absolument, oui, marraine, dit-elle; car pour tout ce qui touche à Robert dans ce moment-ci, j'ai un sens qui ne me trompe pas.

—Es-tu certaine aussi que sa délicatesse soit réelle, et qu'il oubliera une chose d'une extrême gravité si elle n'est pas nécessaire à la cause de Robert ?

—Oui, marraine. De cela, je suis sûre encore.

—Eh bien ! ma fille, il ne faut plus hésiter. Reste de marbre et de glace vis-à-vis de M. de Combramont, mais va trouver M. Gervais et dis-lui tout, tout ce que tu viens de me confier à moi même.

—J'avais déjà eu cette idée, marraine, mais elle est tellement grave que je n'ai pas osé la mettre à exécution toute seule et sans vous avoir consultée.

—Oui, c'est un moyen suprême ; mais si tu veux sauver celui que tu aimes, tu n'as pas le choix.

—J'irai aujourd'hui même. Mais, ma marraine bien-aimée, je n'ai pas fini de vous importuner. Il faut que vous me rendiez deux autres services.

—Lesquels ?

—D'abord Thérèse n'est pas en sûreté à l'Hôtel de Rochebelle.

Sybil ou moi, nous ne la quittons ni jour ni nuit, c'est vrai ; mais les forces humaines ont des limites et j'ai peur qu'un moment de fatigue ou d'oubli de notre part ne me cause un quelque catastrophe irréparable pour ma malheureuse sœur.

—As tu quelque raison pour me parler ainsi ? quelque raison autre que tes pressentiments ?

—Non, heureusement, pas encore.

—Alors, j'ai le temps de réfléchir et de prendre une décision. Je ne demande pas mieux que de t'aider. Mais Thérèse dans l'état où elle est, son mari n'étant pas là, est forcément sous la tutelle légale de son père et de sa mère. Or, pour qu'on ne nous la reprenne pas, et pour ce que tu sembles redouter soit surement écarté, c'est une faute, une vraie faute en pays étranger qu'il nous faut préparer pour elle.

Quel est l'autre service que tu me demandes ?

—Thérèse folle accuse Robert. Je sais bien que son état de démence rend cette accusation à peu près nulle, mais elle n'en persiste pas moins terrible et épouvantable, et fera sur le jury une impression atroce; tandis qu'au contraire si Thérèse revenait à la raison, non seulement elle n'accuserait plus Robert, mais elle nommerait son véritable assassin, elle raconterait ce qui lui est arrivé, et par conséquent elle sauverait à coup sûr mon fiancé.

—Eh bien, comment puis-je t'aider ? Tout ce qui sera possible de faire dans cet ordre d'idées je le ferai.

—Oh ! merci ! merci !.... J'étais bien certaine que vous me parleriez de cette façon.

—C'est encore heureux que tu sois sûre de mon cœur.

—Alors par quel spécialiste veux-tu que je fasse soigner Thérèse ? Car c'est bien cela que tu me demandes ?

—Non, marraine. Ce n'est pas cela.

M. Mériane, le grand aliéniste, le médecin en chef de Sainte-Anne, a déclaré à M. Gervais qu'une émotion extrêmement profonde pouvait rendre la raison à ma sœur.

Or, un seul être au monde est capable de donner cette émotion à Thérèse : c'est André en revenant auprès d'elle.

Alors, marraine, je vous demande d'envoyer chercher André.

—A la Guyane ?

—A la Guyane, oui.

—Mais songe qu'à l'endroit où il est, les dépêches elles-mêmes n'arrivent pas.

—Qu'est-ce que cela fait, ça, marraine, pour une femme comme vous ?

Il faut prendre un de vos bateaux. Si vous n'en avez pas, achetez-en un tout exprès; que ce bateaux soit un marcheur de premier ordre. Vous le confierez à un homme dévoué.... Vous devez avoir des gens sur lesquels vous pouvez compter absolument, vous qui avez fait tant de bien dans votre vie. D'ailleurs, à celui que vous choisirez, vous promettrez une fortune s'il revient avant la condamnation de Robert, et avec cela nous sommes sûres de la réussite.

Mme Jacobsen considérait France avec une certaine admiration.

—Diable ! petite, dit-elle tout à coup. Sais-tu que pour la netteté et la précision des ordres, tu eusses fait un général en chef *di primo cartello*.

France haussa légèrement les épaules.

—Oh ! marraine, dit-elle, vous le savez, vous pouvez vous moquer de moi tant que vous voudrez. Mais comme il s'agit de la vie de Thérèse et de l'honneur de Robert, dites ce que vous voudrez, mais si vous m'aimez, il faudra bien alors que vous agissiez.

—Eh bien ! soit ! j'y consens.

L'émotion de France fut si profonde qu'elle faillit en avoir une syncope.

—Oh ! merci, marraine, dit-elle en couvrant de baisers éperdus la main de Mme Jacobsen.

La baronne ne répondit rien, mais ses entrailles étaient toutes remuées.

Jamais.... jamais.... elle n'avait aimé France comme à ce moment-là.

Tout à coup la jeune fille se redressa.

—Mais c'est tout de suite, n'est-ce pas, marraine, dit-elle, tout de suite, aujourd'hui même que vous allez faire partir à la recherche d'André ?

—Aujourd'hui même ? comme tu y vas !.... Ne vaudrait-il pas mieux réfléchir un peu ?

—C'est tout réfléchi.... Et puis M. de Combremont va évidemment presser l'affaire, quand ce ne serait que pour plaire à la comtesse de Rochebelle qui le lui demande. Il faut donc qu'André soit de retour avant que Robert soit traduit devant ses juges.

—Il sera bien difficile qu'André revienne aussi vite que cela.

—Raison de plus pour envoyer tout de suite à sa recherche.

Puis spontanément, par un geste adorable et certainement des plus inattendus, France jeta ses bras autour du cou de Pauline.

—Marraine, dit elle, vous voulez bien que je vous confie tout ce que je pense, n'est-ce pas ?

—Certainement, oui, tout.

—Eh bien ! je suis si malheureuse.... de ne plus voir Robert, de penser que lui-même est seul dans sa prison, accusé par tous et presque déshonoré ! C'est à en succomber de chagrin, cela, savez vous !

O marraine, je vous en supplie, rendez-le-moi si vous ne voulez pas que je meure de ma douleur et de la sienne réunies ensemble.

Pauline, extrêmement émue, l'entoura de ses bras, couvrit ses beaux cheveux blonds de baisers, la pressa de toutes ses forces contre sa poitrine.

—Oui, dit-elle, ma chère petite, je ferai tout ce que je pourrai pour te le rendre, et je vais, dès aujourd'hui même, y employer tout ce que je peux avoir d'énergie, d'intelligence, de relations....

Mais toi, de ton côté, sois calme et courageuse comme tu l'as toujours été. La volonté et l'énergie sont encore, voistu, les meilleurs moyens pour commander à tout, même aux événements.

—Mais lui, marraine.... comprenez s'il doit être malheureux et abandonné, et découragé !....Tout seul dans cette prison, avec ce juge qui le torture et l'insulte !....

—Tu oubliles, France, qu'il a deux grandes choses là bas pour le soutenir : la certitude de son innocence d'abord, ensuite un amour comme le tien. Avec cela....

Mais France ne la laissa pas continuer. Elle se dégagea soudain des bras qui l'enserraient et froide, chancelante, bouleversée, plus blanche qu'une cire, elle s'écria :

—Ah ! mon Dieu ! marraine.... Ah ! mon Dieu !....

Une peur atroce s'empara de la baronne.

Il lui sembla que France, avec ses yeux dilatés fixés sur elle, était devenue folle tout à coup, folle comme Thérèse.

—Ma chère petite, s'écria-t-elle, ma fille chérie, calme toi, je t'en prie. Je ferai tout ce que tu voudras, entends-tu, et aujourd'hui même !....

Veux tu que je donne des ordres dès maintenant ?

—Non, non, ce n'est pas cela !....

—Quoi, alors ?

—O marraine, marraine, si vous saviez, là tout à l'heure.... vous avez prononcé les mêmes mots que Robert m'a dits en me quittant l'autre jour à l'hôtel de Rochebelle.... oui, les mêmes mots et surtout..... surtout avec le même son de voix.

Pauline devint d'une pâleur mortelle.

Elle voulut néanmoins résister à l'émotion souveraine qui la secouait des pieds à la tête.

—Il faut te calmer, ma petite France, dit-elle à la jeune fille. Tu es énervée, fatiguée et ta tête malade se monte facilement.

—Oh non ! marraine. Malgré ma douleur, ma tête est solide, allez, et ce que je vous dis n'est que l'expression de la plus pure et sainte vérité, d'une vérité qui malgré mon désespoir me comble de joie.

Je vous disais tout à l'heure que la première fois que j'avais vu Robert, il m'avait semblé l'avoir toujours connu, toujours aimé....

Tout en lui m'était familier : sa physionomie, son regard, ses gestes.....

Ah ! folle que je suis de ne l'avoir pas reconnue plus tôt, cette ressemblance !

Mais c'est à vous, marraine, à vous qu'il ressemble comme un fils ressemble à sa mère !....

Ce fut au tour de Pauline de pousser un cri, un cri de douce blessure, tandis que la lividité de la mort reconvrait ses traits.

—A moi, France ! s'écria-t-elle, tu trouves que Robert me ressemble ? Tu rêves, ma fille....

—Oh ! non ! marraine, non ! Il a fallu vos paroles de tout à l'heure et, surtout le jeu de physionomie que vous avez en les disant pour m'ouvrir les yeux.

Mais à présent, dans chaque trait de votre visage je retrouve ceux de mon Robert !.....

Il n'est pas beau comme vous êtes belle. Son front immense lui mange la moitié de la figure, mais comme il a bien vos beaux yeux d'or bruni, votre bouche fine et volontaire, et qui pour moi a toujours de si bons sourires; et la tombée de vos joues, et vos gestes, et même votre port de tête un peu rejeté en arrière.

O marraine, ajouta-t-elle naïvement, laissez moi vous embrasser. Il me semble que c'est mon Robert que j'embrasse encore !

—Laisse !.... Tais-toi !.... Ne me parle pas ainsi.... répondit la baronne, frémissante et pouvant à peine articuler les mots qu'elle disait, je t'en conjure, ou bien c'est moi que tu vas faire mourir d'angoisse et d'émotion !....

—Non, non, s'écria France, toujours pendue à son cou et continuant à la couvrir de baisers, non, vous ne mourrez pas.

Vous m'aiderez, au contraire, à le sauver, à le réhabiliter.

Et c'est alors que je serai bien votre vraie fille en devenant sa femme.

Ah ! continua-t-elle en s'animant de plus en plus, le voilà donc ce mystère que je ne m'expliquais pas, cette attraction invincible qui m'attirait vers lui, cette incommensurable tendresse qui a rempli mon cœur la première fois qu'il m'est apparu....

O marraine adorée, c'était encore vous que j'aimais dans Robert....

Robert.... mais il est le fils d'Olivier, voyez-vous, celui que vous avez tant cherché, j'en suis sûre, à présent.... Oui, oui, Robert est ce pauvre petit qui a dû être abandonné par l'épouvantable créature qui avait déjà tué le père !....

Et Pauline, qui pensait elle-même à l'impression extraordinaire qu'elle avait éprouvée à la gare du Nord lorsqu'elle avait aperçu Robert et que celui-ci lui ayant parlé, elle avait cru entendre la voix de son fils Olivier, Pauline se disait :

—Dieu juste, si les pressentiments de cette petite étaient vrais, vous me rendriez donc !.....

—Ecoute, France, lui dit-elle tout à coup, tes paroles me bouleversent, surtout parce que tu es une fille sérieuse, et que si tu me parles d'une ressemblance qui vient de frapper tes yeux tardivement, mais réellement, c'est que cette ressemblance doit exister.

Peut-être est elle purement l'effet du hasard; néanmoins elle peut être aussi l'indice que Robert est le fils d'Olivier.

Je ne veux cependant pas admettre ainsi cette dernière hypothèse, parce que je sens que si, après l'avoir admise une seule minute, elle m'échappait, ce serait ma vie elle-même qui s'en irait avec elle.

Mais dis-moi bien tout ce que tu sais sur Robert. Avec cela je commencerai une enquête moi-même, et je soulèverai le monde s'il le faut.

—Ce que je sais, marraine, c'est bien peu de chose.

Robert a été trouvé sur les marches de l'hospice d'Orléans, enveloppé de langes sans marques. Il pouvait avoir cinq ou six mois environ.

—Et c'était à quelle époque ?

—C'était en 1864, je crois.

—C'est bien cela, murmura Pauline.

Puis tout haut :

—Rentre chez toi, dit-elle ; ne parle à personne, pas même à Sybil, de cette dernière partie de notre conversation, mais à l'instant même, tu m'entends, sans prendre le temps de déjeuner, je vais me mettre à l'œuvre pour arriver à percer ces cruels mystères qui nous intéressent si profondément toutes les deux.

Ale confiance en moi, ma fille chérie, et si André doit ouvrir les lèvres closes de Thérèse, n'ais pas peur, André reviendra !....

Mlle de Rochebelle se jeta de nouveau dans les bras de la baronne.

Celle-ci l'éloigna un instant d'elle, la regardant avec un attendrissement sans nom.

—Oh ! dit-elle enfin, France Jacobsen !.... Est ce joli cela !.... Et ces consonances sont-elles donc harmonieuses !....

—Je connais quelque chose de bien plus joli, répondit la jeune fille aussi émue que sa marraine, c'est *Robert Jacobsen*.

Pauline l'embrassa encore.

—Je ne t'ai pas dit que je le ferais, répliqua-t-elle en se mordant légèrement les lèvres, mais je t'ai prévenue que la loi me donnant toute puissance sur elle, je pourrais user de mon autorité si tu ne

Saint-Domiquige, Pauline se rendit dans son cabinet et pria Deschamps de venir lui parler sur l'heure.

Il était vieux et cassé, mais son intelligence et son activité étaient restées les mêmes et il n'avait jamais voulu abandonner la maison où il avait passé sa vie.

—Mon vieil ami, lui dit Pauline, je viens vous demander un service d'où dépend non seulement le peu de bonheur qui me reste dans ce monde, mais sans doute aussi ma vie tout entière.

—Oh ! madame la baronne, ma chère et excellente maîtresse, parlez et si votre vieux serviteur peut vous être bon à quelque chose, vous ne pouvez pas douter que son existence soit à vous.

—Non, Deschamps, non, je n'en doute pas, et c'est pour cela que je suis venu tout droit vers vous.

Pour des raisons non seulement majeures, mais même de vie et de mort, il faut qu'André Dangely revienne ici au plus tôt.

Mais au plus tôt, vous m'entendez bien. Dans vos nombreuses relations, avez vous un capitaine de navire, un officier de marine quelconque, assez intelligent et assez dévoué pour partir à la recherche du mari de Thérèse, et me le ramener coûte que coûte, dans le plus bref délai possible ?....

Pour cela, je crois, il faudrait, à part l'homme, se procurer un bateau et un équipage d'élite.

Le prix ne me fait rien, devriez-vous dépenser plusieurs millions pour cela.

De plus si André Dangely peut être revenu dans un délai que je vous indiquerai ces jours-ci, vous pouvez de ma part promettre cinq cent mille francs de récompense à celui qui me le ramènera. Il les aura.

Depuis le commencement de l'entrétien, Deschamps écoutait la baronne avec une attention profonde.

—J'ai l'homme qu'il vous faut, dit-il. Je lui ai rendu un très grand service, il y a quelques années, et il n'y a rien qu'il ne fasse pour me témoigner sa reconnaissance.

C'est un officier de marine qui a dû donner sa démission et entrer dans la marine marchande pour des raisons de famille.

C'est la loyauté même. Avec cela, intelligent, actif, plein de décision et d'énergie, rien ne lui manque.

—Il faut l'avoir, bon bon Deschamps, l'avoir tout de suite.

—Je vais essayer, mais il ne doit pas être à Paris, car j'aurais reçu sa visite; et voilà bien deux ou trois ans que je ne l'ai pas vu.

Je vous demande jusqu'à demain matin pour m'informer et prendre des dispositions.

—C'est bien long jusqu'à demain, soupira Pauline, maintenant aussi impatiente que France elle-même.

—Peut être aurai-je un résultat avant ce moment-là; vous le saurez immédiatement, madame la baronne, car je ne vais pas perdre une minute, soyez en persuadée.

Aussitôt même, sans avoir mangé, comme elle l'avait dit à France, Pauline se fit conduire à la préfecture de police.

Elle voulut lui offrir pour quelle somme que le préfet de police lui prêterait des agents capables de découvrir l'origine de l'enfant qui avait été jadis déposé à la porte de l'hospice d'Orléans.

Cette faveur ne fut pas difficile à obtenir; d'abord Pauline connaît assez particulièrement le Préfet; ensuite quand on s'appelle la baronne Jacobsen quelles portes peuvent ne pas s'ouvrir à deux battants devant une semblable personnalité ?.....

Aussi, ce fut M. Gervais en personne que M. X..... lui dépêcha le soir même pour se mettre à sa disposition et envoyer qui elle voudrait à Pauline.

Pauline ne voulut pas lui dire à quel point l'origine de Robert lui tenait au cœur, et les pensées nouvelles que France avait fait naître en elle.

Non, c'était trop intime, et la baronne se contenta de lui raconter qu'aimant Mlle de Rochebelle ainsi qu'une fille véritable, et celle-ci étant éprise de Robert, elle croyait à l'innocence du jeune homme, elle voulait percer le mystère de sa naissance.

M. Gervais avait toutes les délicatesses.

L'émotion de Pauline, rapprochée de toutes les démarches faites jadis par elle pour retrouver le fils d'Olivier, lui en avait dit long, mais il avait su se taire.

—Je ferai l'impossible pour vous satisfaire, madame la baronne, dit-il simplement. Et dès que je saurai quoi que ce soit, je viendrai vous le dire.

A l'hôtel de Rochebelle, France était arrivée dans un état d'exaltation dont elle pouvait à peine être maîtresse.

Ah ! qu'il était loin le temps où la belle statue de marbre, aussi froide que les glaciers des Alpes, une s'émouvait jamais de rien.

Elle tomba dans les bras de Sybil, mais quoique ouvrir son cœur à cette amie de toute sa vie lui eût été la plus douce chose du monde, elle eut le courage de se taire parce qu'elle l'avait promis.

—Mon Dieu ! ma fille, s'écria mise Andrew, comme ton cœur bat. Dans quel état tu es !....

—O Sybil, Sybil ! s'écria Mlle de Rochebelle, si tu savais comme ma marraine a été bonne !....

Elle va envoyer des exprès pour ramener André le plus tôt possible en France, et André revenu, c'est la folie de ma sœur guérie, c'est la réhabilitation de Robert publiée !....

Et Thérèse, s'écria-t-elle, tout à coup; comment est-elle ? Il ne lui est rien arrivé au moins ?

—Que veux tu qu'il lui arrive quand je suis là à veiller à côté d'elle.

—C'est que, vois tu, il me semble que le désespoir nous menace de nouveau.... Que tout n'est pas fini.... Que quelque horrible catastrophe va encore nous atteindre....

Au moment où notre horizon s'éclaircit par le fait de ma marraine, j'ai en moi une peur terrible, inexplicable. Je le pressentiment que quelque coup de foudre va une fois de plus nous terrasser.

Or, avec Robert en prison et Thérèse folle, il n'y a que deux choses qui peuvent m'atteindre, c'est que ma sœur reste incurable, ou qu'elle meure sans avoir réhabilité Robert.

Sybil prit les deux mains de France.

—Non, lui dit elle, ces horribles complications ne se produiront pas, parce que Celui qui d'en haut dirige les événements de la terre doit protéger et bénir une vaillante créature comme toi.

Elles passèrent toutes les deux dans la pièce voisine, où Thérèse, éternellement assise dans son fauteuil, avait les yeux fixés dans le vide.

Avec une ardeur plus grande encore qu'à l'ordinaire, France l'embrassa.

—Va, lui dit-elle, ma pauvre inconsolente qui me fais tant de mal et que j'adore quand même, je te sauverai envers et contre tous !..... Et quand je t'aurai rendu la raison, il faudra bien qu'à ton tour tu me rendes le bonheur !

Sybil venait de disparaître pour faire dresser le déjeuner dans le petit salon de France.

Tout à coup Thérèse, qui jusque-là était restée indifférente aux baisers et aux paroles qu'aux caresses de sa sœur, Thérèse donna les marques de la plus violente agitation.

France qui était agenouillée, le dos tourné à la porte, se retourna vivement.

Nadine était debout contre les draperies d'entrée, et avait-elle vu ? Avait-elle entendu les paroles de la jeune fille.

Celle-ci se dirigea aussitôt vers la comtesse, courroucée et violente ainsi qu'elle l'était toujours vis à vis d'elle depuis la maladie de Thérèse.

—Vous savez bien, lui dit-elle, que je vous ai priée une fois pour toutes de ne jamais passer le seuil de cette pièce.

—C'est possible, répondit Nadine très hautaine, que tu aies été assez inconvenante pour me donner cet ordre, mais je ne t'ai pas dit que je m'y soufflettrais.

Or, je suis ici chez moi ; tes grimaces et tes comédies m'ennuient, et comme la place d'une mère est au chevet de sa fille, et surtout d'une fille dans l'état où est Thérèse, je te signifie que désormais je la soignerai moi-même ; que s'il me plaît de la faire transporter dans une autre pièce que celle-ci, je le ferai; et que même, comme sa tutrice légale et son unique maîtresse, je vous interdirai désormais, à Sybil et à toi, l'entrée de la chambre qu'elle habitera.

France vit Thérèse perdue.

De grosses larmes jaillirent de ses yeux.

—Oh ! vous ne ferez pas cela, s'écria-t-elle, vous ne me séparerez pas de ma Thérèse !

Quelles raisons pourriez-vous donner d'ailleurs au docteur Désormeaux, qui sait bien qu'elle ne peut pas se passer de mes soins ?

Un éclair illumina l'œil insondable de Nadine.

—Je ne t'ai pas dit que je le ferais, répliqua-t-elle en se mordant légèrement les lèvres, mais je t'ai prévenue que la loi me donnant toute puissance sur elle, je pourrais user de mon autorité si tu ne

te condisais pas vis à-vis de moi comme une fille doit se conduire vis-à-vis de sa mère.

Et maintenant, à bon entendeur, salut. Je te laisse, mais tu es prévenue, et tâche d'être convenable.

Elle s'éloigna en effet, le visage extrêmement préoccupé, et ne regardant même pas Thérèse, dont l'agitation s'était transformée en une attaque de nerfs des plus violentes.

Pendant que France, toute bouleversée, soignait sa sœur, Sybil revint.

La jeune fille lui raconta rapidement ce qui venait de se passer et elle ajouta :

—La comtesse a subitement changé de ton lorsque je lui ai parlé du docteur Désormeaux. Evidemment elle le craint. Mais sais-tu si par hasard il ne doit pas quitter Paris ces jours-ci !.....

—Parfaitement. Il a annoncé au docteur Périer ce matin que son intention était de partir demain samedi pour aller passer une quinzaine de jours à la mer.

Il lui a même dit quel régime, pendant ce temps, il lui conseillait de faire suivre à Thérèse.

—C'est cela, s'écria France, la comtesse veut nous séparer de Thérèse dès que le docteur Désormeaux ne sera plus là, et qu'elle ne craindra plus qu'il influe sur l'opinion publique contre elle.

Mon Dieu !.... nous sommes aujourd'hui vendredi, nous n'avons par conséquent que vingt quatre heures environ devant nous pour enlever Thérèse.

Mais, continua-t-elle avec une profonde expression de volonté et d'énergie, ma marraine m'aidera et demain soir, au plus tard, il faut que nous soyons toutes les trois loin d'ici.

—Bien ! dit Sybil. Je suis toute disposée à t'obéir et à te suivre.

—J'ai encore besoin de sortir cette après-midi, dit la jeune fille; ma marraine m'a conseillé une démarche que je veux tenter. Pendant mon absence, redouble de surveillance, ne quitte pas Thérèse. Du reste, pour plus de sécurité, je n'irai faire ma course que lorsque Mme de Rochebelle sera sortie elle même.

—Et si elle ne sort pas ?

—Je supprimerai ma course.... La vie de ma sœur avant tout.... Mais Mme de Rochebelle a donné des ordres pour que le grand landau soit attelé à quatre heures et demie; elle ira essayer chez sa couturière ou faire un tour de Bois. Alors je serai libre et je sortirai.

II

LES SOUPÇONS DE FRANCE.

Ce même jour, seul dans son grand cabinet du quai des Orfèvres, M. Gervais réfléchi-sait profondément.

Plus que jamais la parole du docteur Mériane lui revenait.

Evidemment Thérèse prononçait le nom de Robert, mais ce n'était pas, ce ne pouvait pas être lui qu'elle accusait.

Dans sa folie, elle donnait son nom à une autre personne.

Mais complication terrible et vraiment impossible, c'était à la comtesse de Rochebelle, lorsqu'elle prononçait le nom du sculpteur, qu'elle paraissait s'adresser.

—M. Gervais l'avait vu.....

Il en était sûr.....

Mais est ce qu'il était admissible qu'une mère puisse devenir l'assassin de sa fille ?....

Il y avait là quelque chose d'effroyable et de mystérieux que le dénoûtait absolument.

Il en avait certainement bien vu des drames dans les familles, et des drames intimes, épouvantables dont personne ne s'était jamais douté !

Mais cette mère, haie de ses deux filles et capable, elle, de les tuer une !....

Pour admettre une chose pareille, il eût fallu posséder sur la famille de Rochebelle des documents que n'avait pas, que ne pouvait pas avoir M. Gervais.

Car depuis le moment où France et Robert lui avaient inspiré un intérêt immense, un si poignant intérêt, il s'était adressé à tout le monde pour apprendre quelque chose.

Partout la réponse avait été la même :

—Les Rochebelle, les gens les plus honorables du monde; lui, un homme d'une sévère grande valeur, qui chaque matin revient en train de mourir d'attaques de paralysie de plus en plus fréquentes.

Elle, une Santa-Cruz de la Havane, peut-être un peu mondaine, mais charmante, apparentée avec ce qu'il y avait de mieux, et digne certainement de l'estime de tout le monde.

Et une chose déroutait encore M. Gervais plus profondément que les autres.

C'était l'extraordinaire affection, mêlée de respect, que témoignait à la comtesse M. de Combremont, qui cependant la connaissait de longue date et avait toujours vécu dans son intimité.

Or, M. de Combremont, qui était l'honneur même, avait été plus à même que n'importe qui de la juger, et aucun doute n'était possible sur l'opinion que le juge d'instruction avait de la comtesse.

M. Gervais tournait et retournait ces idées-là dans sa tête, hésitant, malheureux, se trouvant dans une impasse dont il lui était impossible de sortir.

Tout à coup un garçon de bureau entra dans son cabinet, et lui remit une petite enveloppe fermée.

—Une jeune femme soigneusement voilée, vient d'apporter cela pour vous, chef, dit-il. Elle a insisté pour que ce soit remis sur-le-champ, et elle attend la réponse.

M. Gervais déchira l'enveloppe et tout aussitôt les lignes suivantes lui sautèrent aux yeux :

"Mademoiselle France de Rochebelle "voudrait avoir avec M. le chef de la "sûreté un entretien des plus importants, loin de toute oreille et de tout "regard indiscrets."

M. Gervais ne fit qu'un bond jusqu'à l'antichambre où France attendait.

Elle était modestement assise sur une banquette, si soigneusement voilée, en effet, qu'il était impossible de distinguer le moindre de ses traits.

Il s'inclina profondément devant elle, et pour mieux respecter l'incognito qu'elle semblait vouloir garder, il lui dit :

—Vous pouvez entrer, *madame*. Personne ne viendra nous déranger.

Puis se retournant vers ses secrétaires:

—Quoiqu'il arrive, dit-il, agissez seuls. Je n'y suis absolument pour personne.

Il la fit passer devant lui, bar